

La souveraineté tranquille

Jean-Pierre Lorange

Volume 37, Number 3 (219), June 1995

Oui ou non

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32301ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lorange, J.-P. (1995). La souveraineté tranquille. *Liberté*, 37(3), 30–45.

JEAN-PIERRE LORANGE*

LA SOUVERAINETÉ TRANQUILLE

La souveraineté n'est RIEN.

Georges Bataille

Je suis né en 1960 dans la province de Québec, j'ai donc l'âge de ce qu'on a appelé, chez nous, la « Révolution tranquille ». Expression par laquelle on entendait peut-être que par ici les révolutions se font lentement ou qu'elles ne bouleversent pas grand-chose. Mes parents me parlaient dans une langue qu'ils appelaient le français. J'ai appris cette langue sans vraiment savoir qu'elle n'était qu'une parmi des centaines voire des milliers d'autres. C'est en jouant dans la rue que je me suis rendu compte un jour qu'il y avait d'autres enfants qui ne parlaient pas comme moi. Mes amis les appelaient des « wops » et, bien que je n'aie jamais su ce que cela voulait dire, je les ai à mon tour appelés des « wops », partageant ainsi un mot et une lutte, mais aussi une gêne, un malaise. Les « wops » n'étaient pas comme nous autres et, pour nous, parce qu'ils parlaient anglais ils étaient

* Jean-Pierre Lorange a écrit un mémoire de maîtrise sur l'œuvre de Georges Bataille, intitulé « La philosophie impossible », et il enseigne la philosophie au Collège de Rosemont. Il prépare un roman.

d'abord des Anglais. Ce n'est qu'un peu plus tard que nous sûmes qu'en fait ils étaient Italiens. Leur langue, qu'ils utilisaient parfois, semblait devoir provoquer nos rires et nous l'imitions en faisant des suites rapides d'onomatopées. Mais leur langue ne nous faisait pas seulement rire, elle nous énervait aussi. J'ai appris à m'en énerver. J'ai aussi appris à haïr les Italiens, à les insulter, à me battre avec eux. Au début, je ressentais de la gêne à le faire, il fallait me pousser. Mais, finalement, j'ai appris. S'il y en avait un qui se pointait, on l'insultait, lui lançait des pierres. Seul, bien entendu, je passais mon chemin, et montrais parfois un air gêné. De leur côté, les Italiens faisaient la même chose : en groupe ils nous lançaient des injures et des pierres, seuls ils baissaient la tête, parfois montraient un air gêné. Pourquoi cette guerre ? Je ne sais pas, mais je sais que pendant les bagarres, plutôt que de me sentir rejeté par mes amis, je mêlais mes cris aux leurs, cherchais l'approbation dans leur regard et, pour vraiment m'assurer qu'ils ne douteraient pas de moi, parce que je ne le faisais que pour cela, et non parce que je haïssais vraiment les Italiens, je hurlais et je cognais plus fort. Ainsi j'étais du bord de mes camarades. Mais, les amis, qui étaient-ils ? Le voisin d'en bas, celui d'à côté, celui d'en face, qui m'étaient d'un accès plus facile parce qu'ils parlaient la même langue que moi.

L'enfant se place devant un autre enfant, lui parle, l'autre lui répond, ni l'un ni l'autre ne se comprennent, et ils haussent les épaules chacun de leur côté. L'enfant, comme si la différence était une incongruité, rejette facilement ce qui pourrait le troubler. C'est même avec une certaine froideur qu'il considère l'autre qu'il ne comprend pas et qui ne le comprend pas. Si le contact ne se fait pas, son intérêt cesse subitement, il le regarde comme une chose. À peine est-il déçu, ce que marque le

haussement d'épaules, qui n'est pas un soupir, mais bien un haussement d'épaules : un ennui. Seul, l'enfant ne se préoccuperait sans doute plus de l'autre, il lui faut être avec plusieurs pour commencer à en médire. Ainsi, avec autrui, l'indifférent devient l'ennemi.

Nous médisions des Italiens et il y avait des blagues : pourquoi était-il écrit I.S.B. sur les camions de vidanges ? *Italian Snack Bar*. Les Italiens avaient les cheveux *graisseux* et ils sentaient mauvais, ils sentaient l'ail. Je n'ai jamais senti un Italien. Ce qui sentait l'ail, c'était l'ail. Mais tout était un motif pour les haïr, et la puanteur qu'on leur attribuait était sans doute considérée comme un motif suffisamment valable. J'avais quant à moi *la chance*, pour me justifier, d'avoir un ennemi particulier qui m'attaquait chaque fois qu'il me voyait. La première fois, il est venu vers moi avec une barre de fer, je l'ai poussé par terre et je me suis enfui. Une fois, il est venu frapper à coups de pied sur la porte que je venais de refermer ; une autre fois, il m'attendait sous un pont : j'ai déchiré accidentellement son veston en me défendant. Il avait une face de singe, et c'est ainsi que je l'appelais pour moi-même : *Face-de-singe*. J'avais peur de lui, mais dans chacune de nos bagarres, elles étaient toutes assez brèves, je le battais. Entre lui et moi il y avait une haine qu'il ne me semblait pas nécessaire d'interroger. Une haine viscérale ? Je ne suis pas sûr de ce que ça veut dire. J'ai revu *Face-de-singe* plusieurs années après avoir quitté le domicile familial. Il n'avait absolument pas changé, chose remarquable. Mais en l'observant attentivement, quelque chose m'a tout à coup sauté aux yeux : *c'était un idiot*. À peine comprenait-il ce que lui disaient ses camarades qui se moquaient de lui et lui tiraient les oreilles. Mon ennemi personnel était donc un *Italien idiot* qui m'avait peut-être attaqué pour cent raisons différentes de celle que je m'étais imaginée jusque-là. Et, en pensant à toutes les

rancunes que j'avais nourries à son égard, à tous les plans hostiles que j'avais préparés pour me venger de ses attaques, je me suis alors mis à rire, d'un rire *idiot*.

J'avais connu un autre Italien idiot. C'était à l'école, lors d'une récréation. À notre école, il y avait une « classe spéciale », c'est ainsi qu'on l'appelait alors, et il en faisait partie. Il était énorme et se tenait toujours près d'un mur. Ses parents l'habillaient très convenablement : il avait de belles chaussures noires, des pantalons et un veston en laine noirs, une chemise blanche et une cravate noire. Il se tenait près des murs et il se balançait très doucement d'avant en arrière. Quand on s'approchait de lui, il reculait, et alors, le dos contre le mur, il croisait ses mains au-dessus de sa tête et se mettait à geindre d'une drôle de façon, presque animale. Souvent, je m'accotais près de lui, comme près d'un mur, et je lui posais des questions. Il bégayait des suites inintelligibles de sons. Un jour, mes camarades de classe ont commencé à lui lancer des ballons. Il a eu très peur, lui qui aurait pu nous briser en deux d'une seule main. Les ballons lui tombaient dessus et il ne faisait qu'élever ses bras à la hauteur de son diaphragme en gémissant. Moi, je ne jouais pas au ballon. Je me suis fâché et j'ai menacé mes propres amis. Qu'un Italien pût être idiot m'avait cependant troublé. Je n'y avais jamais pensé, parce que pour moi, allez savoir pourquoi, les idiots devaient nécessairement être français. Mais un idiot, qui ne comprenait pas nos paroles, à peine celles de ses propres parents, ne pouvait plus être un ennemi. Et c'est l'idiot, le moins que rien, le moins que tout, qui m'a ouvert les yeux sur mon aveuglement.

Les Italiens allaient à une autre école, mais cette autre école était aussi la nôtre ; comme toutes les écoles, elle avait été jadis divisée en deux sections, l'une pour les filles, l'autre pour les garçons, et c'est à partir de cette

antique division qu'on aménagea une partie française et une partie anglaise. On voulait ainsi rapprocher les deux communautés, ce qui, en effet, permit d'augmenter la fréquence de nos bagarres. Dans cette même école il y avait donc des Français qui apprenaient le français et des Italiens qui apprenaient l'anglais. Des Anglais, je n'en n'ai jamais vus. Ceux-là étaient tous Italiens. Je me demande même si les Italiens de mon quartier avaient des amis anglais, puisque dans ce quartier il n'y avait somme toute que nous ; nous : les Français et les Italiens. Ils parlaient une autre langue que la nôtre, et cela nous apparaissait tout aussi absurde que le fait que les filles et les garçons aient pu être séparés un jour dans des classes ou des écoles différentes.

Nous aussi nous parlions une autre langue, une mauvaise langue, une langue de pauvre, trouée, rapiécée, une langue dont on pouvait certes avoir honte comme de nos souliers percés. Pourtant ma langue était l'intime même. Je pouvais certes traduire mes pensées dans une autre, car nous devons obligatoirement apprendre cette seconde langue, mais il y manquait toujours cette illusion de franchise et de proximité, ce chez-soi qu'on retrouve après une journée harassante ou un long voyage.

Il y a là une nuance peu perceptible pour ceux qui déjà se soumettaient à cette autre langue, comme on dit de bon gré. Mais, pour moi, l'anglais n'a jamais pu être une langue à apprendre par plaisir ou par ouverture d'esprit ; au contraire, son apprentissage semblait même marquer la fermeture du mien. Ce *mal gré*, qui aurait pu en d'autres circonstances être un *bon gré*, me rendait cette langue insupportable ; sa sonorité nasillarde et désarticulée, presque chinoise, me levait le cœur. Comme la nausée que j'éprouvais lorsque ma mère voulait me forcer à manger des asperges ou des épinards. Cette nausée, je l'ai sentie. Je ne veux pas la justifier, ni la

défendre, ni non plus la condamner. Ce dégoût, cette haine, je les ai éprouvés et je ne saurais revenir là-dessus. Si cette langue ne m'avait pas été imposée, je l'aurais peut-être « mangée » de bon gré ; à preuve, je me suis mis plus tard à *aimer* les Italiens et à apprendre l'italien. Quant aux épinards et aux asperges, il est vrai qu'aujourd'hui j'en mange de bon cœur.

Oui, j'ai haï les Italiens, puis à travers eux les Anglais, puis les Anglais eux-mêmes. Je ne connaissais pas les Anglais, je n'en avais jamais vus. Comment pouvais-je les haïr ? En fait, je ne les haïssais pas, je haïssais leur langue. Comme j'ai toujours haï les signes autoritaires, les lois, les règlements faits par des êtres invisibles, des êtres invisibles qui me menaçaient et à qui je ne pouvais pas répondre parce qu'ils étaient justement invisibles. Cette langue, qui m'était imposée comme les épinards et les asperges, ne pouvait donc que s'ajouter aux autres marques de mon aliénation. Pour m'en libérer il y avait peu de choses à faire. Si j'ai pu mordre l'asperge à pleines dents et l'intégrer silencieusement à moi, la pulvériser et la transformer en aliment, puis l'oublier complètement — en un mot, la digérer —, c'est parce que ma mère a cessé un jour de m'y forcer. Il n'en a jamais été de même pour les mots de cette langue étrangère qui m'était imposée.

*

Plus tard, j'ai appris *mon* histoire, celle de ce pays, de ceux que j'ai aussi appris à appeler *mes* ancêtres. Aujourd'hui, on en raconte une autre, on parle de peuples fondateurs, comme de peuples amis qui se seraient unis librement pour former notre grand et beau pays... J'ai de la difficulté à *digérer* cela.

L'histoire qu'on m'enseigna était assez simple, retenir le nom de quelques hommes, de quelques bateaux, de quelques voyages, leurs dates et celles de certains traités, certains événements : Cartier, Champlain, Maisonneuve, Frontenac, D'Iberville, Radisson, Hébert, Montcalm, Papineau ; la Grande Hermine, la Petite Hermine et l'Émerillon ; 1534, 1608, 1642, 1763..., 1837, 1867... Un jour, des Français se sont aventurés sur une mer au bout de laquelle une terre aussi vaste les attendait. Je fais partie de cette foule d'aventuriers et de pantouflards, d'affamés et de rassasiés, de voleurs et de profiteurs, de travailleurs et de paresseux, de bavards et de taciturnes, de continents et d'ivrognes, de puritains et de libertins, qui, amis ou ennemis, outre le fait d'être des mortels et des hommes, parlaient tous une même langue : le français. Avec eux, en effet, je crois bien n'avoir de commun que cette langue et une façon de la parler, la terre où ils se sont assoupis et quelques contes — peu nombreux. Ils se sont donc amenés, ont fait du troc avec les habitants du pays, puis, comme eux, avec et malgré eux, ils se sont installés sur cette terre froide, peu féconde. Leur nombre a crû. Des enfants sont nés ici, ont grandi, ont vieilli, ont fait d'autres enfants, sont morts... Cela faisait deux cents ans à peu près qu'ils vivaient ici lorsque l'*Autre* est arrivé, avec ses bateaux, ses armes, ses majuscules, sa langue. Une guerre, parmi cette longue série d'autres, dont une avait duré, dit-on, cent ans, celle-là sept, a eu lieu. Beaucoup d'autres peuples ont déjà connu une histoire semblable. Des soldats débarquent, mettent à feu et à sang des villes et des villages, plantent un drapeau, instaurent un gouvernement, un tribunal, une police, l'esclavage. Parmi les conquis, certains, les plus riches ou les plus chanceux, se sauvent, les autres restent. Le temps passe, la tension se relâche un peu entre les anciens belligérants, il faut bien vivre. En

peu de temps, quelques conquis sont amenés à entretenir des liens amicaux avec les conquérants, des hommes et des femmes s'aiment, d'autres font du commerce, offrent leurs services, d'abord clandestinement, puis au grand jour. Si les conquis sont libérés par des alliés, ces hommes et ces femmes qui avaient pactisé avec l'ennemi, ces *collaborateurs* sont pointés du doigt, insultés, tondus, pendus... Mais qu'arrive-t-il si personne ne vient libérer les conquis ? Ceux qu'on a appelés péjorativement collaborateurs se multiplient et bientôt deviennent majoritaires... C'est ainsi du moins que je m'explique certaines choses. Que serait-il advenu d'une France sans alliés, sans libérateurs ?

Les premiers Français d'Amérique ne devaient pas dire un mot d'anglais. Leurs enfants se sont mis à le baragouiner et les enfants de leurs enfants ont pu même être fiers de le parler couramment. Les premiers colons, français ou anglais, qu'ils fussent honnêtes citoyens, escrocs, marchands sans scrupules, fuyards ou rêveurs, venaient ici pour faire de l'argent, pour s'établir et fonder des foyers, pour vivre plus facilement que dans leurs pays d'origine. Nous sommes tous des fils d'immigrants. Mais qu'est-ce qu'un fils d'immigrant ? Quelqu'un qui lui-même ne l'est pas. Lorsque je me battais avec les Italiens, je ne me battais pas avec des immigrants. Je ne savais même pas ce que cela voulait dire. Les Italiens auraient pu être là avant nous, depuis des siècles. Non, je ne vois pas d'autres raisons à ces algarades juvéniles que le fait que nous parlions deux langues différentes. Je sais que dans certains quartiers on pouvait se battre entre riches et pauvres. Mais dans le mien il n'y avait de riches que ceux qui pouvaient se payer un second poste de télé. Italiens comme Français. Il y avait une haine parce que chacun, de son côté, cantonné dans sa langue,

ne pouvait reconnaître l'autre qui ne le reconnaissait pas. Ni eux ni nous n'avions de mots pour le faire.

Pour des raisons qui ne peuvent entrer en ligne de compte ici, je m'étais moi-même, volontairement ou non, exclu de mon groupe, de ceux pour qui les choses allaient de soi, ceux qui pouvaient répéter des formules sans les comprendre ou adopter des attitudes en se contentant de l'assentiment de leurs parents ou de leurs amis. Je dus payer pour cela. Je devins à mon tour étranger et, de loin, je vis que les Italiens et les Français qui se faisaient la guerre, au fond, à l'exception de la langue, se ressemblaient beaucoup. La majorité voulait devenir riche, s'acheter des appareils électriques et une belle voiture, la majorité délirait quand Guy Lafleur comptait un but.

L'Anglais : je n'en avais jamais rencontré un. Sa puissance devait être à la mesure de son effacement, comme ce Dieu que depuis mon enfance on essayait de me faire entrer dans la tête en me faisant plier les genoux. L'Autre, l'Anglais, qui était la cause de mon aliénation, est resté pour moi une figure mythique. De lui je ne connaissais que les rares traces visibles qu'il avait laissées, le nom de certaines rues et de quelques instituts. Je savais bien sûr qu'entre les Anglais et les Français il y avait plus de différences que celle de la langue : les Anglais étaient riches, occupaient des postes importants, dirigeaient le pays. Les patrons de mon père, qui a travaillé pour une dizaine de compagnies différentes, étaient tous anglais. Mais la richesse, pour moi, c'était surtout d'être propriétaire d'une maison, d'avoir une grosse voiture, de beaux habits, de manger au restaurant, de pouvoir faire des voyages en bateau. La première fois que je me suis aventuré à Westmount, j'étais adolescent, je fus frappé par cette différence car j'ignorais vraiment qu'elle pût être si grande. Cette richesse me dégoûta, je l'avoue. Je

la trouvais obscène. Elle me faisait surtout apparaître misérable. Mes vêtements, qui jusqu'alors étaient des vêtements, devinrent laids ; le logement de cinq pièces où je vivais avec mes parents, et qui jusqu'alors était *ma* maison, devint petit et minable, étouffant ; la cour derrière, que nous partagions avec six autres familles, toute recouverte d'asphalte et sans arbre, devint une image oppressante du vide. Je voyais que l'histoire apprise n'était pas qu'une série d'événements à jamais enfouis dans la mémoire des livres, mais qu'elle était encore imprimée dans l'aujourd'hui, que cette histoire ne faisait pas que me précéder, qu'elle me suivait, s'accrochait même à mes pas. La Conquête, cela n'avait pas juste été un changement de pouvoir, de gouvernement, ç'avait été un changement de statut pour mes ancêtres et pour leurs descendants. Mais la richesse n'était pas encore liée dans ma tête à la langue, qui maintenant l'affichait si ostensiblement. Des Français aussi étaient riches. Les descendants des premiers *collaborateurs* sans doute, qui, lorsque le mouvement indépendantiste est né, s'étaient révélés ses pires ennemis.

J'étais adolescent, et pour moi le mouvement indépendantiste n'avait alors qu'un sens qui s'exprimait en une formule assez simple : reprendre ce que l'on considérait nous avoir été pris. Maintenant j'avais des images de ce que je n'avais pas, maintenant j'avais le désir d'une vengeance. Je ne voulais pas me venger de ce que les Anglais avaient fait à mes ancêtres, mais de ce qu'ils m'avaient fait à moi, car ce désir puisait toutes ses ressources dans le dégoût que m'avait inspiré la récente comparaison de ma propre condition et de la leur. L'indépendance, j'aimais ce mot : il voulait dire ne pas être dépendant, être libre, être *souverain*. Il ne voulait pas dire être *souverain* à la manière des Anglais, ou de tous ceux qui avaient été souverains jusque-là, les rois,

les princes, les seigneurs et les prêtres, mais, en un sens beaucoup plus noble, il voulait dire réparer une offense et une injustice, se libérer. Et, à l'image de cette Révolution tranquille dont j'avais l'âge, je m'imaginai une *souveraineté tranquille*, sans meurtre ni guerre ; un simple et juste retour des choses, qui n'avait plus qu'à se révéler en chacune des consciences. Car cette richesse dont j'avais subitement appris l'existence, je ne voulais pas la posséder seul. Il m'aurait fallu pour cela me séparer de mes amis, de mes bons amis, il m'aurait fallu pour cela affirmer que seule la richesse comptait pour moi, ce qui était faux. Mais ça ne voulait pas dire non plus qu'il fallait la perdre de vue. Mes amis, je les imaginai maintenant en train de prendre le thé dans d'immenses jardins, vêtus comme des rois, écoutant de la belle musique, fumant des cigares et discutant. Car ce n'est pas le nécessaire que je nous souhaitais à tous, mais bien la richesse somptueuse qui aurait fait de nous des êtres *souverains*. Je rêvais, je rêve encore, mais je ne peux rêver que du plus beau luxe, que d'être *souverain*.

À cette époque, je devais avoir dix-huit ans, la politique occupait une grande part de nos vies, de la mienne. Nous parlions de notre langue, de ce qui faisait notre différence, nous parlions de renverser un ordre de choses qui faisait que nous, ceux qui parlaient français, n'étions pas reconnus comme des êtres à part entière. Entre l'être mutilé et le souverain il y avait encore une distance incroyable à franchir. Les porte-parole, ceux qui montaient sur des podiums, parlaient de notre commune appartenance à cette langue. Si j'ai adhéré facilement à cette idée, c'était surtout parce que la langue n'était pas une *chose*, elle n'était pas un bien qui pût être accaparé par un seul, et cela me plaisait assez. Comme il me plaisait aussi que, bien que nous fussions tous très différents, l'espace qu'elle ménageait devait être essentiellement celui d'une

possible communication, l'espace de l'amitié. Là aussi, je rêvais. Mais là aussi, pour moi, lorsque je rêve encore, la langue demeure essentiellement liée à cette possible communication. Si mon rêve de luxe et de richesse, celui où je vois mes amis d'enfance installés dans de somptueux salons, aujourd'hui m'apparaît comique, voire risible, je garde celui de pouvoir préserver un lieu commun à travers cette langue. Non seulement pour la communication, mais pour son euphonie, son orthographe, sa grammaire capricieuse, pour ses multiples possibilités syntaxiques, qui, comme les êtres libres et les œuvres d'art, en font une chose belle, *souveraine*. Cette langue aurait pu être une autre, il est vrai. Comme cette enfant que je regarde grandir aurait pu être une autre. Mais c'est la mienne, ma langue, mon enfant, que je ne possède pas mais qui me possèdent. Cela aussi fait partie du don de la langue, don qui rapproche et éloigne. Des autres et de soi. Don généreux des générations passées, de nos parents ; richesse du pauvre et, à travers les livres et les chansons, seul luxe accessible.

La langue nous lie aux autres, c'est indéniable, et en ce sens elle nous aliène ; mais elle permet aussi de faire d'autrui le compagnon de route, qui saura peut-être, grâce à elle, nous décharger un moment de notre lourde existence. La langue, surtout, bien que nous l'ayons apprise pour parler aux vivants, nous relie aux morts qui, comme nous, ont été la mèche et le suif supportant cette flamme fragile. La langue nous rapproche des morts et de la mort, de ce qui fonde et ruine notre communauté. Pour tout cela, elle revêt une sorte d'aura sacrée. Ce qu'il y a de profane en elle étant justement tout ce qui nous rend dépendant des autres, nous les aliène, tous les mots *utiles*, les plus bas dénominateurs communs. Dans l'attache aux ancêtres, aux morts, on ne peut plus parler véritablement d'aliénation ; nous ne serons jamais utiles

aux morts. La langue n'est cependant pas Dieu ; je ne me battrais jamais pour un dieu. Je ne protège ma fille que lorsque je sens qu'elle affronte ou court un danger, un danger dont elle ne pourra se sortir seule, qu'il m'arrive souvent d'anticiper peut-être un peu trop rapidement, je l'avoue. Mais ce geste nerveux que j'accomplis en la tirant par la main, ce cri, parfois même un ordre, que je lance de loin, sont plus forts que moi. Lorsque ma langue, du reste que je n'ai pas encore fini d'apprendre, court un danger, j'ai de telles réactions. Faut-il pour cela lui donner un pays ? Je n'ai pas de réponse simple, unanime.

Qu'est-ce qu'un pays ? Je ne le sais pas. Un nom sur une carte géographique ? Sur l'en-tête d'un formulaire d'impôts ? Sur un timbre ? Sur un billet de banque ? Sur un passeport ? Sur un chèque d'assurance-chômage, de pension ou de subvention ? Sur l'épaule d'un militaire ? Sur la porte d'une voiture de police ? Sur un guichet de douane ? Si ce n'est que cela, un autre que celui-là ne m'est pas nécessaire.

Le pays apporterait une reconnaissance de notre différence. La reconnaissance n'est pas ce que je cherche vraiment. Il ne faut pas vouloir s'affirmer pour être reconnu, il faut vouloir être reconnu pour ce que l'on est¹. La souveraineté passe par l'affirmation de notre

1. Quelque chose cloche avec l'idée de la reconnaissance dans la mesure où nous cherchons à savoir ce que nous sommes à travers le regard et les valeurs de l'autre. Ce qui pousse parfois à commettre des erreurs de jugement extraordinaires. On pourrait en effet penser que le déplacement des valeurs culturelles vers les valeurs économiques, de la langue vers l'argent, dans le débat sur la souveraineté, vienne de ce que les Québécois se soient habitués à considérer les Anglais du Canada comme n'étant mus que par de stricts intérêts économiques. Ainsi, en croyant adopter les valeurs de l'autre, à savoir les valeurs économiques, nos représentants (les péquistes comme les libéraux) pensent-ils être en mesure d'être mieux reconnus par lui. Mais c'est là faire preuve d'une profonde méconnaissance de cet autre, et l'attitude de Bob Rae, par

langue, c'est notre seul signe distinctif. Que nos enfants deviennent anarchistes, capitalistes, communistes ou fascistes, cela nous ne pouvons le prévoir. Qu'un jour ils aient suffisamment d'argent ou pas assez pour se payer des soins de santé ou de grasses retraites non plus.

Affirmer que notre désir de souveraineté, d'avoir un pays, repose sur notre langue, plutôt que sur l'argent, l'industrie et le commerce, c'est affirmer le désir d'une communauté fondée avant tout sur des valeurs *humaines* qui, en elles-mêmes, ne sauraient jamais se laisser réduire à de simples moyens. Alors que l'indépendance a besoin de l'autre pour se faire et qu'elle se fait *nécessairement* contre lui — et, par là, prend l'allure d'une menace — la souveraineté, quant à elle, qui n'affirme qu'elle-même, peut alors et très bien se donner des allures *tranquilles*.

Il est très rare que je puisse dire « nous » sans me sentir un peu menteur. Je peux certes dire : nous qui vivons ici, nous qui parlons français, nous qui aimons les asperges après les avoir détestées. Mais je peux très difficilement dire : nous voulons ceci, nous voulons cela. Je ne le sais pas. Je voudrais seulement continuer à pou-

exemple, nous l'a bien révélé lors de la fameuse rencontre avec Jacques Parizeau. Le simple fait de débattre des dangers que la souveraineté impliquerait d'un point de vue économique, tous ces calculs ne peuvent donner de nous qu'une image de lésineurs mesquins. Est-il, en effet, possible de croire qu'ayant acquis la certitude que le Canada nous coûte plus cher qu'il ne nous rapporte nous puissions penser avoir trouvé là un bon motif, le bon motif, de nous en séparer ? C'est pourtant le message que nous livrons en faisant de plus en plus porter le débat sur des enjeux économiques. Mais ce qu'il y a de pire, c'est qu'en ne faisant jouer que de tels arguments on ne se rende même pas compte à quel point cette attitude témoigne du plus grand mépris envers les Canadiens anglais. Le plus ironique étant que ce sont ceux-là mêmes qui défendent le fédéralisme qui les prônent avec le plus de vigueur, montrant par là, toujours aussi inconsciemment, que la seule et unique valeur qui les rattache au Canada est l'argent.

voir parler ma langue, l'apprendre à mes enfants et que mes enfants puissent la parler entre eux, avec d'autres. Je voudrais qu'ils aiment leur langue comme je l'aime, ou peut-être même mieux. Je n'aime pas les chiffres, que l'on additionne, soustrait, multiplie ou divise. J'aime les mots, que l'on creuse, fouille, interroge, interprète, ceux avec qui je peux parler, contredire un ennemi, séduire une femme, raconter une histoire, endormir mon enfant, consoler un ami. Je crois ne pas mentir en disant que d'autres, comme moi, le veulent aussi. Faut-il un pays pour cela ? Je ne le sais pas. Mais lorsque j'entends dire que la souveraineté doit être considérée comme un simple moyen, je ne comprends pas très bien ce que l'on veut dire. Le moyen de quoi ? La souveraineté n'est pas un moyen. Le moyen, c'est l'argent, le pouvoir, le travail. La souveraineté est aux antipodes des choses utiles, des attitudes serviles. Elle nous lie à ce qui en nous déborde le cadre de la stricte nécessité (en ce sens, si le langage est utile, la langue, elle, ne l'est pas). « *L'au-delà de l'utilité est le domaine de la souveraineté*². » Vivre souverainement serait plutôt se passer enfin de tous les moyens, du moins de vivre *au-dessus* d'eux. Souverain : *superanus*, supérieur. La souveraineté signifie l'affirmation qui ne saurait trouver de justification en dehors d'elle-même. Qui a une valeur *en soi*. À quoi sert un homme ? À quoi sert un arbre ? À rien. C'est ce rien, finalement, qui est souverain. Ce rien d'assignable, comme la mort qui souverainement emporte la vie en la réduisant à RIEN. Être souverain, c'est refuser toute servitude. En ce sens, la souveraineté ne saurait jamais être autre chose qu'un rêve ou un but inaccessible, comme l'est le cœur de l'amante, comme l'est la beauté d'une chose belle. La

2. Georges Bataille, « La souveraineté », in *Œuvres complètes*, tome VIII, Paris, Gallimard, 1976, p. 248.

beauté est souveraine parce qu'elle rompt et rend vains nos raisonnements qui voudraient lui assigner un sens, une fonction, une utilité. Mais ce n'est pas la beauté qui n'a pas de sens ; au contraire, elle en a trop, trop pour celui qui ne peut vivre sans *savoir pourquoi* une chose est belle et qui est prêt à la sacrifier, elle, plutôt que sa volonté de savoir. La valeur que j'accorde à la langue, c'est celle que j'accorde à la vie, à l'art, à ma femme et à ma fille. Comme le Malte de Rilke qui se met à penser, elle ne repose sur *rien*, et c'est ce *rien* que j'affirme comme valeur suprême, *souveraine* : parce qu'il ne peut être subordonné à quoi que ce soit qui lui donnerait davantage de sens. *Il n'en a pas et c'est pourquoi il en a plus.*

Dehors, il fait *beau*, mes voisins sont sortis et ils lavent leur voiture sans se parler. Je regarde la mienne, bossée, rouillée, sale. Je prends soin de mes livres, il est vrai. Mais un livre n'est pas une machine, un moyen de transport, un simple outil. Un livre est une porte qui s'ouvre sur d'autres hommes.